

J'avais fait en partant le pari fou de m'envoler. Depuis tout en bas du soleil. Me faire chauffer au point le plus élevé de la solitude, plus haut que le brouillard des foules – qu'une vie entière ne suffise pas à redescendre. J'ai perdu. Je suis rentré. D'un voyage c'est le retour qui vous claque à la gueule. Quand après avoir léché les grands ciels du bout du monde, vous tombez de l'avion – boum – au giron des familles, et que la famille et les amis vous reprennent, et l'habitude – les convenances. Ils vous abordent en souriant, des tendresses, les embrassades – et vous vous apercevez que les visages n'ont pas changé, les mêmes rides, les rictus, le papier-peint de la cuisine... Les mêmes mots, les mêmes meubles, la moquette, les mêmes blagues. Le chat. Les odeurs. La cage jaune du canari. Les maladies (les maladies qui s'établissent dans la durée nous deviennent trop précieuses pour que l'on s'en guérisse). Et le carrelage fendu, les fissures, les mêmes bruits... Vous n'êtes plus certain de quand vous êtes parti, ni d'être vraiment parti... Chicago, Los Angeles, Vancouver, Miami, les déserts, l'océan, les grands lacs – tout se perd au fond de leur brouillard. Vous en avez des doutes... Ils vous demandent si vous êtes content d'être rentré – vous ne répondez pas. On va passer à table. Ça doit vous faire plaisir ! se retrouver entre nous – au pays. Ils étendent sur vous le suaire gris de l'habitude. Vous sentez tous vos muscles se raidir, vous ne respirez plus, vous existez à peine. Ils sont contents de vous revoir. Vous en avez des sueurs froides. On vous pousse au salon – l'apéro est servi.

On veut d'abord savoir ce que vous avez fait, comment c'était, ce que là-bas on pense de ci de ça, des précisions techniques, ce que vous préférez, quelques histoires, des marrantes, des cocasses, des moins marrantes, même un peu tristes. Vous préludez sur les déserts, les routes, sur l'horizon, passez par le Grand Nord, variations de forêts, infini de nature, un détour par les villes, une statistique, une anecdote, deux, piquantes, vous finissez à Las Vegas, épiloguez sur les Indiens. On applaudit en face. Bravo ! Vous marchez pour le rêve. Ils ont les yeux qui brillent, vous vous dites : « C'est gagné », continuez. On vous passe les bretzels, une flûte – il faut reprendre des forces. Encore des histoires... Vous repartez en flèche, vous poussez les détails, grandissez les buildings, acérez les périls. Le vin vous emporte. Vous passez vos souvenirs. Le bout du monde est bien plus loin ! Libertés d'orateur. Vous domptez la cuisine, l'habitude au poignet, faites reculer la mort, repoussez les odeurs. Vous flanquez les visages d'une lumière nouvelle. Les souvenirs vous revivent – Lazare. Vous êtes encore entier. C'est la magie du Verbe qui colore les murs blancs, ramène à l'existence, visse les étoiles au ciel. On se recrée un monde avec deux bouts de phrases. Il suffit de parler assez fort, de penser ce qu'on dit – la grisaille se bigarre. J'avais en leur parlant des tempêtes, des sables rares qui me montaient aux yeux – je retrouvais l'odeur. J'avais les tournolements, les bourrasques du ras du sol, quand je marchais dans le désert, celles qui vous fouettent les jambes. L'ombre des rochers. Au coin de la cuisine, je voyais s'ouvrir les horizons de Joshua Tree, ma petite maison, les deux citernes blanches, les collines derrière, les lignes à haute tension. Les crépuscules me revenaient. Les tons du ciel. Les incendies. La nuit. Laura. Quelques éclats de lune. Et les phares des voitures. Les parfums – je le redis, et les rochers. Tout ça me passait dans le corps. J'en avais des frissons.